

Comprendre son temps

Autor(en): **Aerny, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **128 (1983)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Comprendre son temps

par Francis Aerny

Introduction

On ne peut manquer d'être frappé par l'évolution des mentalités. Une frange de plus en plus importante de la population conteste nos institutions afin de les vider de tout sens. En outre, on ne cesse de revendiquer de nouveaux droits tout en refusant d'assumer devoirs et responsabilités, estimant que c'est à la société ou à l'Etat de les assumer. On tue l'esprit d'entreprise et la démocratie se vide de tout sens aussi car elle implique un équilibre entre les droits et les devoirs. Les droits sont un moyen permettant à chacun de mieux remplir ses devoirs. C'est ce que Vinet rappelait en écrivant son célèbre «Je veux l'homme maître de lui-même afin qu'il soit mieux le serviteur de tous.»

Divers éléments ont provoqué cette évolution des mentalités (le développement des assurances, par exemple), mais il en est un qui est essentiel: l'orientation des intellectuels dès l'immédiat après-guerre. Les idées pénètrent au sein de la population comme l'eau de pluie dans le sol. Quand une couche atteint une saturation suffisante, la couche inférieure est alors humidifiée à son tour.

Le rêve

C'est M^{me} Jeanne Hersch qui a mis en évidence cet aspect de la subversion, particulier au milieu intellectuel.

Au lendemain de la guerre, tout ce qui pensait et écrivait était communiste ou compagnon des communistes. Seuls quelques isolés osaient manifester une opinion divergente. Quand, en 1956, Nikita Khrouchtchev dénonça les crimes du stalinisme, quand les tanks soviétiques pénétrèrent dans Budapest, ce fut comme si la foudre était tombée aux pieds des intellectuels. Il était impossible de continuer à nier la réalité. Quelques-uns admirèrent qu'ils s'étaient trompés. Mais quand on prétend éclairer le peuple, se tromper c'est se discréditer. Il fallait trouver une issue. Ils n'étaient pas responsables des crimes du communisme, ils n'avaient voulu que le bonheur du peuple. Ils refusaient d'être considérés comme complices. Puisque la réalité était gênante, il fallait l'évacuer et se réfugier dans l'utopie, dans le rêve.

Cette non-lucidité chez des gens qui prétendent éclairer le peuple est grave, mais essentielle pour eux. Ils refusent de prendre en considération les besoins réels de l'homme, les conditions de l'existence dans un monde qui ne saurait prétendre à la perfection. Ce refus entraîne une propagande doublement aberrante. On affirme avec un optimisme débridé que le bonheur est possible ici-bas, qu'il suffit de ... et une harmonie spontanée régnera entre les hommes. D'autre part, par une sinistrose systématique, on décrit la société

actuelle comme étant la pire de toutes. L'Occident est responsable de tout le mal qui règne sur cette terre. Si une femme guatémaltèque est assassinée, l'épicier du coin porte sa part de responsabilité dans ce crime qui s'est passé à des milliers de kilomètres. Cette conjonction de l'optimisme et de la sinistrose exclut toute amélioration réaliste car on a rejeté la réalité. Le système peut alors prospérer par ce que M^{me} Jeanne Hersch appelle «un idéalisme pervers nourri par l'amour de soi».

On peut condamner en bloc ce qui est car cet idéalisme pervers compare la réalité au rêve, un rêve de totalité apte à amalgamer les options les plus contradictoires. Comparer le réel au rêvé, établir la supériorité du rêvé sur le réel et détruire l'obstacle qu'est le réel, voilà la démarche à suivre. Le communisme, ou le marxisme, est un idéalisme pur tant qu'il n'est pas réalisé. C'est un substitut de la foi qui prétend réaliser le Royaume sur cette terre. Comme c'est un devenir perpétuel, aucun modèle d'Etat socialiste ne peut être une référence. Le respect des droits de l'homme au niveau de la nature n'a aucun sens puisque la nature est le lieu des inégalités, des sélections. C'est au niveau de l'*homme-dieu* que ce respect s'impose. Pour réaliser le rêve, il faut d'abord détruire ce qui est car les institutions naturelles aliènent l'homme.

La mauvaise conscience

Ce cadeau empoisonné nous vient

d'une école de pensée, appelée l'Ecole de Francfort, qui a tenté de revitaliser le marxisme en lui injectant une dose de freudisme, le Freud de *Malaise de la civilisation*. Le pouvoir aliénateur est présent partout, même dans l'inconscient des sociétés. Tout ce qui existe, le langage même, est aliénation et totalitarisme en puissance. La révolution est vaine puisqu'elle remplace un pouvoir par un autre. Seule la subversion peut libérer l'homme. Critiquant tout, détruisant tout, elle détruira aussi l'aliénation, l'oppression, le totalitarisme. Le rôle de l'intellectuel dans la société, c'est d'être sa mauvaise conscience et de communiquer cette mauvaise conscience à autrui. Ainsi l'œuvre de destruction pourra être accomplie.

L'esprit de système

C'est une démarche propre à la gauche. Son origine remonte à la fin du XVII^e siècle et un des principaux représentants de cette démarche intellectuelle est Jean-Jacques Rousseau. Avec lui, c'est le triomphe de l'esprit de système. Proclamant que l'homme est né libre et bon, Rousseau construit une société à partir de ce postulat. Elle ne saurait que tendre vers la perfection puisqu'elle est logique. Au début de ce siècle, commentant le *Contrat social*, un professeur a justement écrit que la méthode de Rousseau ne pouvait être l'expérience. C'est le raisonnement a priori qui seul peut démontrer ce que doit être l'Etat; il déduit la politique en la rattachant à des principes qui en

font comprendre la légitimité. Puisqu'on récuse l'expérience comme critère, ce qui fondera la légitimité des principes politiques sera le sentiment que toute âme bien née doit éprouver pour le postulat, cette conception idéale de l'homme né bon et susceptible, grâce à sa raison, d'un progrès incessant, d'une marche ininterrompue vers la perfection et le bonheur du genre humain. C'est le vice fondamental de la pensée de la gauche. Pour eux, un principe est bon, non en raison des résultats qu'il produit, mais parce qu'il est conforme à l'image préétablie, antérieure et extérieure à toute expérience, de l'homme et de son bonheur.

Dans la vie, une idée se juge à ses fruits. S'ils ne correspondent pas à ce qu'on attendait, l'homme de droite conclut que l'idée était fautive, tandis que l'homme de gauche accuse la malice des hommes, des méchants qui doivent être éliminés puisqu'ils sont un obstacle sur la route du bonheur. Le Goulag est une conséquence directe de cette démarche intellectuelle. Avec le *Contrat social*, ce ne sont plus les faits ou l'expérience qui comptent, c'est l'opinion, la parole. Aussi les détenteurs de la Volonté générale ont le devoir de former cette opinion tout en empêchant l'expression d'une opinion différente.

Puisque le sentiment qu'on éprouve pour le postulat est la seule chose qui importe, le sentiment, les «bons sentiments» seront exploités à fond pour amener le public à adhérer à la doctrine. La mission de l'esprit de

système, c'est de réaliser l'impossible, le contre nature, de faire le bonheur de tous bien que ce «tous» n'en veuille rien. La logique d'un tel système conduit nécessairement à la tyrannie et à l'apparition d'un manichéisme primaire. D'une part, il y a les bons qui peuvent tout se permettre puisqu'ils ne veulent que le bien; de l'autre, il y a les réprouvés qui, par nature, ne peuvent qu'être des méchants.

Un exemple typique

Les réformes scolaires qui agitent l'opinion publique illustrent parfaitement les diverses démarches évoquées ci-dessus. Nous nous attacherons plus particulièrement à ce qui concerne le canton de Vaud. Ces réformes ont leur origine dans les travaux d'un remarquable professeur de psychologie infantile, Henri Wallon, qui enseigna au Collège de France et à la Sorbonne. Henri Wallon était membre du Parti communiste français. Comme tout communiste sincère, il ne pouvait que travailler à une transformation de la société capitaliste en une société socialiste. C'est tellement vrai que le Parti socialiste vaudois a reconnu sans difficulté que c'était l'objectif de la réforme scolaire. On y trouve l'utopie (l'égalité des chances en matière d'études), l'exploitation des bons sentiments (il n'est pas juste que...), la mauvaise conscience (ceux qui sont attachés à un système scolaire périmé – affirmation gratuite – ne peuvent qu'être à la solde des capitalistes, ou des attardés, ou des gens qui man-

quent de personnalité) et la sinistrose. Il faut dire que, dans ce dernier domaine, elle a quelque apparence de vérité car on a pris la précaution d'écramer les classes primaires et supérieures, en cascade, en ouvrant trop largement les portes de l'enseignement secondaire, ce qui ne pouvait qu'entraîner une baisse de niveau générale.

La division administrative du Département de l'Instruction publique en un service de l'enseignement primaire et un service de l'enseignement secondaire est parfaitement justifiée car on n'enseigne pas de la même manière dans ces deux divisions. Pour un élève primaire, un rectangle est d'abord un morceau de carton ou de papier qu'on découpe, qu'on plie, qu'on encadre, qu'on quadrille. Pour un élève secondaire, le rectangle est un ensemble de lignes régies par certaines lois. En proposant de répartir les tâches entre un service prenant en charge tous les élèves jusqu'à la fin de la quatrième année scolaire et un second service s'occupant de la suite de la scolarité, on va tendre vers une spécificité moins marquée des enseignements primaire et secondaire.

Les réformateurs demandent que tous les élèves restent groupés dans les mêmes classes pour y suivre les mêmes programmes. Cette innovation n'a aucune justification pédagogique. Il

suffit d'imaginer le sort des maladroits ou des gens particulièrement agiles et souples si on les contraignait à suivre ensemble le même cours de ski pendant six ans. Par cette mesure, on va noyer l'élite dans la masse et comme la masse rejette le merle blanc, l'élite devra bien se mettre au niveau de la masse.

On peut faire les mêmes remarques à propos des nouveaux programmes. Nous nous bornerons à rappeler qu'on structure sa pensée à partir d'un sujet qui accomplit une action sur un objet dans certaines circonstances et non à partir de groupes nominaux, verbaux, prépositionnels, accrochés ou non. Tout cela ne pouvait que mener à l'échec et on commence à en prendre conscience. Seulement, il faudrait encore en tirer la leçon. Mais cela est une autre histoire.

Conclusion

Pour combattre un adversaire, tout militaire s'efforce de comprendre les intentions de l'ennemi, de percer le sens de ses manœuvres, de définir ses objectifs. Il en va de même en politique. «Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances», disait jadis le baron Louis. Faites-moi de bonne politique et nous vous ferons une bonne armée apte à défendre le pays, pourrait-on dire.

F. Ae.